
LE RAÏS

EL-HADJ EMBAREK

La tradition indigène est en général trop vague pour que l'histoire puisse en faire son profit. Embellie par l'imagination des narrateurs, dénaturée dans ses détails essentiels par l'ignorance, elle n'est trop souvent qu'un tissu d'invéraisemblances et d'exagérations où le fait principal disparaît ou devient méconnaissable sous une profusion d'accessoires parasites qu'enfante une faconde trop brillante et qu'accepte trop volontiers la crédulité populaire.

Je ne me suis donc pas attaché à recueillir les nombreux récits en circulation chez les indigènes, lesquels, en matière historique, poussent l'ignorance et l'exagération jusqu'à leurs dernières limites. Il n'est pas rare d'entendre le même individu raconter le même fait de plusieurs manières différentes, à de courts intervalles, l'imagination, chez lui, remplaçant la mémoire infidèle. La fantaisie joue un trop grand rôle dans de semblables narrations pour qu'on puisse les utiliser dans l'intérêt de l'histoire. Cependant, je ne les repousse pas systématiquement, et j'ai pris note, par exception, de quelques rares récits où la vérité ne semble pas trop altérée ou qui contiennent des détails caractéristiques.

Un vieux corsaire m'a complaisamment et longuement narré

un conte que je vais essayer de rapporter aussi fidèlement que possible, quant au fond seulement, car pour la forme, je n'ai pas tenté de l'imiter. Mais je dois avant tout citer mon auteur. Ce dernier et curieux débris d'une marine disparue, était le raïs Hassan, qui commandait la goëlette *Tsouria* (les Pleïades) lors de la sortie infructueuse effectuée, le 4 octobre 1827, par la flotte algérienne contre la division française placée sous les ordres du capitaine de vaisseau Collet. Quant à la tradition, elle concerne un célèbre raïs algérien nommé El-Hadj Embarek. Mon interlocuteur n'avait nulle idée de l'époque à laquelle vivait son héros, ni du nom des personnages qui intervenaient dans son récit. Il paraissait même fort étonné que je me préoccupasse de semblables bagatelles. J'ai pu, cependant, m'assurer que ce Hadj Embarek n'était pas un raïs imaginaire et trouver sur lui quelques renseignements dans des documents authentiques.

La tradition dit qu'El-Hadj Embarek était l'un de ces hardis et entreprenants corsaires qui préférant les chebecs à la marche rapide aux gros mais lourds navires de haut-bord, pratiquaient surtout cette guerre de débarquement que les Andalous enseignèrent si bien aux Algériens, lors de leur expulsion d'Espagne. Les documents semblent lui donner raison. En effet, bien que la Régence possédât à cette époque plusieurs vaisseaux ronds d'une cinquantaine de canons, les Archives du Consulat de France nous présentent, le 27 août 1741, El-Hadj Embarek en qualité de commandant d'un chebec de 8 canons et de 54 pierriers. Cette indication donne un corps à notre corsaire et lui enlève les allures nébuleuses et problématiques d'un héros de légende ; elle nous apprend, en outre, qu'il accomplissait ses exploits vers le milieu du 18^e siècle de notre ère.

Le 30 juillet 1742, nous retrouvons El-Hadj Embarek sur le même chebec, que cette fois les Archives consulaires appellent : *Le Cheval blanc*. Il est bon de rappeler à ce sujet, que les Français donnaient souvent aux navires des forbans des noms de leur invention, que les Algériens n'employaient pas et ne connaissaient même pas. Le 26 août 1744 et le 23 mars 1745, les mêmes archives nous apprennent que ce corsaire avait pris le commandement d'un chebec de 24 canons et 26 pierriers, appartenant

au Dey. El-Hadj Embarek devait, sans doute, à sa célébrité, la marque de confiance toute particulière dont son Excellence daignait l'honorer en remettant entre ses mains le soin de faire fructifier son armement au plus grand détriment des mécréants.

Après un repos de huit années, dont les causes me sont inconnues, El-Hadj Embarek reprit la mer, le 29 mars 1753, sur un chebec neuf de 26 canons, avec lequel il fit sur les Portugais, les Hollandais et les Mayorquins, des captures consignées dans le *Registre des Prises Maritimes*, et dans d'autres documents indigènes.

D'après les Archives du Consulat de France, El-Hadj Embarek prit le large sur un autre chebec de 20 canons, le 27 novembre 1757, et c'est évidemment avec ce nouveau navire qu'il fit la capture ci-après, indiquée par un document algérien :

« Produit de 24 mécréants hambourgeois provenant de la prise faite par le chebec que commande El-Hadj Embarek et par le raïs Mohammed le Marocain. Trois de ces infidèles ont été prélevés comme formant la part de l'Etat, etc. 4 kada 1170. (16 juillet 1758). »

Après une nouvelle abstention de cinq années, aussi énigmatique que la première, El-Hadj Embarek figure dans les Archives du Consulat, à la date des 25 septembre 1762 et 7 juillet 1763, comme ayant le commandement d'un chebec de 26 canons, appartenant au Beylik. Puis, il disparaît pour ne plus revenir. Venait-il de mourir, ou bien s'était-il retiré des affaires, pour jouir paisiblement des richesses amassées pendant vingt-cinq années de commandement ? Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question, car je ne connais pas plus la fin que les débuts du forban auquel je consacre cette notice.

J'aborde maintenant la partie légendaire de mon récit, étant bien entendu qu'à partir de cet endroit je décline formellement toute responsabilité au sujet de l'authenticité. J'éprouve le besoin de faire à ce sujet les réserves les plus expresses. Autant les renseignements qui précèdent sont certains, autant ceux qui suivent sont douteux. Je dois aussi affirmer que si j'ai arrangé à ma manière la narration du raïs Hassan, je n'ai pourtant inventé aucun détail. Je me suis attaché à reproduire exactement ce qui

m'a été raconté, en ne modifiant que la forme. Mais entrons en matière.

Au premier rang des hardis corsaires qui sillonnaient en maîtres la Méditerranée, brillait El-Hadj Embarek. Fougueux, actif, infatigable, excellent marin, audacieux jusqu'à la témérité, ce raïs jouissait d'une célébrité méritée et était devenu l'effroi des infidèles, dont il dévastait les rivages. Il semait surtout l'épouvante en Espagne. Connaissant parfaitement les moindres sinuosités des côtes de ce pays, il arrivait vers le soir, débarquait de nuit, tombait comme la foudre sur les habitations du littoral, les pillait, enlevait de nombreux prisonniers et repartait avant que l'alarme eût pu être donnée. De tels actes jetaient la terreur en Espagne. Le nom du corsaire était devenu si populaire dans cette contrée, que les mères menaçaient leurs jeunes enfants, pour en obtenir un peu de sagesse, d'appeler El-Hadj Embarek, devenu un véritable croquemitaine.

Le roi d'Espagne, justement irrité de tant d'humiliation, manda son premier ministre et lui dit : « Certes, cet El-Hadj Embarek est un bien grand homme de mer ; nul chrétien ne saurait être comparé à cet illustre guerrier, mais mon peuple gémit et se plaint. Malgré mon admiration pour ce champion de la foi, il faut en finir. Que toutes les ruses soient employées pour capturer le célèbre raïs : je promets une fortune à celui qui me l'amènera mort ou vivant, vivant surtout, car notre triomphe sera plus complet. » Les plus grands préparatifs furent aussitôt faits sur terre et sur mer, et chacun se promit bien d'obtenir la récompense royale.

Pendant que Sa Majesté Catholique conversait de la sorte avec son Excellence le premier ministre, El-Hadj Embarek rentré à Alger après une croisière fructueuse, avait accordé à son équipage un repos qui lui était nécessaire, moins encore pour se remettre de ses fatigues, que pour dissiper agréablement ses parts de prises. A cette époque, les gens de mer, fiers de leurs succès et de leur importance, étaient devenus d'une turbulence et d'une insolence difficiles à réprimer. Ils enfreignaient les règlements de police, se livraient à des orgies scandaleuses, insultaient et maltraitaient les passants, pillaient, volaient, s'enivraient, et, pour

s'entretenir la main, rossaient le guet. Ne se contentant plus des ribaudes, ils osaient assaillir les honnêtes femmes, soit dans la rue, soit dans leurs domiciles, qu'ils ne se faisaient aucun scrupule d'envahir avec escalade, effraction et autres gentilleses de ce genre. Des rixes sanglantes troublaient quotidiennement la paix publique, et des plaintes incessantes et énergiques s'élevaient de toutes parts.

Outré d'indignation, le Dey appela le Mezouar, agent qui avait dans ses attributions la police de la ville et la surveillance des filles de joie, et lui signifia que sa tête allait tomber s'il ne faisait cesser un ordre de choses si intolérable. Le fonctionnaire menacé dans la partie la plus essentielle de son individu, exposa respectueusement que les matelots, auteurs de ces troubles, étaient soutenus par leurs capitaines, lesquels jouissant d'une influence et d'une puissance considérables, obtenaient toujours gain de cause, en sorte que les délinquants, enhardis par l'impunité, déployaient chaque jour une audace croissante. Se déclarant impuissant à lutter contre le crédit des raïs, il insinua que sans doute ceux-ci se croyaient plus puissants que le chef de l'Etat lui-même, et se considéraient comme au-dessus des lois faites pour le vulgaire.

« S'il en est ainsi, s'écria le Dey, transporté de fureur, eh bien ! je leur ferai voir que je suis plus fort qu'eux. Tout marin surpris commettant le moindre désordre, sera puni de mort, si célèbre qu'il soit, quel que soit son capitaine, fut-il réclamé par El-Hadj Embarek lui même ! J'en fais le serment solennel ! Je le jure par Dieu, par Sidi Abdelkader ! . . . Va accomplir ton devoir sans crainte, arrête les coupables, le reste me regarde. »

Les volontés du Pacha furent notifiées aux raïs, qui en informèrent les équipages et prirent enfin des mesures sévères pour prévenir de nouveaux désordres. Cependant, peu de temps après, trois matelots d'El-Hadj Embarek restèrent après le coucher du soleil, contrairement aux ordres de la police, dans un lieu de débauche où ils avaient passé la journée. Trahis par des éclats de voix, par une lumière mal dissimulée, ils furent découverts par une escouade d'agents du guet que commandait le mezouar en personne et qui les somma de se rendre, avec menace d'enfoncer

la porte en cas de refus. Payer de sa vie le plaisir de fêter Bacchus et Vénus, c'était un peu cher ! Aussi, nos marins, troublés au milieu de leurs ébats, pensèrent-ils que mourir pour mourir, autant valait tomber les armes à la main, en vrais corsaires, que tirer la langue sous la pression brutale d'une corde, au milieu des huées de la canaille. Exécutant vaillamment une brusque sortie, ils se ruèrent sur le guet, dont ils tuèrent ou blessèrent plusieurs agents, s'ouvrirent un passage à coups de poignards et regagnèrent leur navire sains et saufs.

Ce plan de retraite me semble beaucoup plus facile à inventer qu'à expliquer. Les portes de la ville, y compris celle de la Marine, étaient fermées soigneusement tous les soirs. De plus, des portes intérieures entravaient et localisaient la circulation clandestine qui aurait pu s'établir malgré les règlements et parquaient les habitants dans leurs quartiers respectifs. Comment les trois marins purent-ils donc parvenir jusqu'au port ? A cette objection, mon narrateur répondit flegmatiquement « que nous importe ! ils arrivèrent. » Et il continua superbement son récit, sans daigner s'arrêter un moment à de si oiseuses réflexions.

Aussitôt arrivés à bord, les fugitifs s'empressèrent de réveiller El-Hadj Embarek pour le mettre au courant de la situation. Le corsaire aimait tendrement son équipage. L'un de ses amis, marin habile et intrépide, se trouvait d'ailleurs au nombre des coupables. Comprenant qu'ils étaient perdus, il voulut les soustraire à une mort certaine. De plus, son amour-propre était cruellement froissé. Comment ! des matelots d'El-Hadj Embarek subiraient un supplice ignominieux, seraient pendus et livrés à la risée de la populace comme de vils malfaiteurs ! Non, par Dieu, cela ne sera pas ! Immédiatement, il appareilla dans le plus grand silence et prit clandestinement la mer, pensant avec raison que le plus pressé était de mettre un nombre raisonnable de lieues marines entre ses chers délinquants et les agents du Dey.

Ici, et à défaut des détails que la tradition oublie de nous donner, nous devons supposer qu'El-Hadj Embarek, grâce à sa réputation, à des relations de camaraderie et à l'ignorance complète du crime qui venait d'être commis, arracha en dépit de la consigne, l'autorisation de passer aux gardiens de l'entrée du

port, lesquels pensèrent, peut-être, que le célèbre raïs, saisi d'une inspiration soudaine, opérait cet appareillage nocturne pour jouer quelque bon tour aux mécréants.

Lorsque El-Hadj Embarek, favorisé par une bonne brise, se vit, le lendemain, à l'abri de tout danger immédiat, il rassembla son équipage et lui adressa cette courte mais énergique allocution : « Trois de nos camarades ont encouru une mort honteuse. Nous sommes tous compromis par notre fuite. Il ne nous reste qu'une voie de salut : accomplissons un exploit si extraordinaire que le pacha ne puisse refuser un pardon général. Êtes-vous de cet avis : mourir tous, ou nous couvrir d'une gloire éclatante ? »

Ce projet ayant obtenu un assentiment unanime, le corsaire se mit en quête d'aventures. Quelques jours après, on découvrit au vent une forte voilure. Arrivé à distance convenable, El-Hadj Embarek reconnut un énorme navire, sans sabords, portant ses voiles fort irrégulièrement, manœuvrant en un mot, comme un bon et gros marchand, peu soucieux de l'élégance de sa mâture et ne se piquant nullement de bonne tenue.

Evidemment, l'occasion si anxieusement cherchée et sur laquelle reposait tant d'espérances, se présentait sans plus tarder. La Providence envoyait à point nommé un de ces opulents galleons qui apportaient l'or recueilli en Amérique ou les riches matières fournies par les Indes. En tout cas une aussi vaste coque ne pouvait renfermer qu'une superbe cargaison que le Pacha allait recevoir à bras ouverts et le sourire sur les lèvres. La distance diminue avec rapidité ; encore quelques instants et ces trésors dont les infidèles sont indignes, vont changer de maîtres et grossir les richesses des croyants.

Mais soudain la scène change. Les toiles peintes qui masquaient les flancs du navire ennemi, tombent comme par enchantement, mettant à découvert de formidables rangées de canons ; des centaines d'hommes s'élancent dans la mâture pour réparer un désordre habilement préparé et la couvrent de voiles. Un large pavillon et une longue flamme aux couleurs rouge et jaune, s'élèvent majestueusement, tandis qu'une bordée terrible salue le chebec.

Si les Espagnols avaient été lestes à opérer leur métamorphose, les Algériens ne le furent pas moins à virer de bord et à prendre chasse vent-arrière. Sous cette allure, l'avantage restait au vaisseau dont le vent gonflait en plein les immenses voiles, tandis qu'au plus près, le chebec, grâce à ses voiles latines, eut beaucoup plus serré le vent que son adversaire et forcé celui-ci à de fréquents changements de bord qui auraient totalement modifié les conditions de la joute. Mais il n'y avait pas à choisir. Quel intervertissement dans les rôles ! Ce navire aperçu avec tant de joie n'était plus qu'un nouveau péril plus pressant et plus terrible, peut-être, que celui-ci qu'on cherchait à conjurer. Il gagnait visiblement et bientôt les bagnes d'Espagne allaient remplacer les rigueurs du Dey.

Au bout de quelques instants d'une lutte désespérée, le vaisseau, arrivant enfin dans les eaux du chebec, le couvrit d'une seconde bordée. La résistance était impossible. Il fallait bien se résigner et se rendre. Ce fut avec une joie inexprimable que le commandant espagnol reconnut qu'il tenait le terrible El-Hadj Embarek. La fortune le comblait de ses faveurs ; il se couvrait de gloire par cette capture qui délivrait sa patrie de son plus cruel ennemi. De plus, son auguste souverain ajouterait certainement de brillantes récompenses honorifiques à la prime magnifique promise au vainqueur. Richesses, honneurs, célébrité, tous les biens que les hommes envient si ardemment, venaient en ce moment changer sa destinée. Pour mieux garder sa précieuse proie, il imagina de faire hisser le chebec sur le vaisseau, comme une embarcation, ce que les dimensions respectives des deux navires et l'état de la mer rendaient possible, dit la tradition.

Cette opération terminée, et le chebec dans lequel on avait laissé l'équipage algérien en pleine liberté, ayant été solidement fixé, le commandant s'empressa de faire mettre le cap sur l'Espagne. Puis, pour fêter son triomphe et rendre l'allégresse générale, il fit faire à ses gens de copieuses distributions de vin et d'eau-de-vie, qu'ils ne dédaignèrent point, comme on le pense bien. On ne pouvait célébrer trop dignement un pareil événement. Les matelots, entrant complètement dans les idées de leur chef, y mirent une telle bonne volonté, que bientôt les réjouis-

sances dégénérent en véritable orgie. Plusieurs déjà, dont la tête était plus faible, ou qui avaient déployé une trop grande ardeur, gisaient çà et là sur le pont, cuvant les fumées de l'ivresse dans un profond sommeil. Les autres, réunis en groupes, achevaient de noyer leur raison dans des rasades qu'ils accompagnaient, comme cela a lieu inévitablement dans toute solennité bachique, de couplets plus ou moins risqués, vociférés par des voix rauques et discordantes. Nul ne veillait. Les officiers [eux-mêmes jouissaient paisiblement des douceurs de la victoire. Qu'y avait-il à craindre ? Le vaisseau filait rondement, faisant bonne route sur l'Espagne.

Penché sur son chebec, comme sur un belvédère, El-Hadj Embarek avait suivi d'abord avec indifférence, puis avec un intérêt croissant, les diverses scènes qui se succédaient sur le pont du vaisseau. Il avait trop les instincts de son métier, il était trop fin, trop hardi, trop expérimenté pour ne pas épier soigneusement la plus fugitive lueur d'espérance. La marche des événements lui fit entrevoir la possibilité de se tirer brillamment d'une position des plus critiques. Enlever avec une poignée d'hommes l'énorme navire qui l'emportait vers les rivages ennemis, c'était une idée éblouissante mais nullement impraticable dans les circonstances présentes. La fortune inconstante, abandonnant le Castillan, souriait de nouveau au corsaire. Éviter l'esclavage et s'illustrer, sauver sa liberté et rentrer à Alger avec une pareille prise, cela valait bien la peine de risquer sa vie.

Lorsqu'à sa grande satisfaction, El-Hadj Embarek, du haut de son observatoire, eut constaté que le désordre ne laissait plus rien à désirer, il se retourna vers ses compagnons et leur communiqua en quelques mots son audacieux projet. Un sourire de satisfaction éclaira tous les visages. Nulle hésitation ne se fit remarquer ; les forbans étaient tous à la hauteur de leur chef. *Au nom de Dieu !* s'écria El-Hadj Embarek, et aussitôt qu'il eut prononcé cette formule sacramentelle par laquelle débute le Coran et que tout musulman répète au moment d'entreprendre quelque chose, les corsaires, s'élançant hors du chebec, fondirent comme des lions sur les Espagnols. Une lutte furieuse s'engagea.

Le commandant, réveillé brusquement de ses rêves dorés, es-

sayait vainement de rallier son monde. La victoire, faiblement disputée par des hommes ivres et surpris, resta aux Algériens, qui prirent possession du vaisseau, jetèrent les morts à la mer, placèrent les survivants à fond de cale, soigneusement garottés et surveillés, et firent route sur Alger (1).

Grand fut l'émoi dans la bonne cité des forbans, la bien-gardée par le Très-Haut, quand parut un vaisseau inconnu ayant à la corne d'artimon le noble drapeau algérien qui surmontait superbement un pavillon espagnol en signe de victoire, et portant, en guise d'embarcation, un chebec entre le mât de misaine et le grand mât. L'enthousiasme fut à son comble lorsque les détails de cet événement se répandirent. Une foule immense, se livrant aux plus ardentes démonstrations, accompagna El-Hadj Embarek jusqu'à la porte du palais, et stationna ensuite aux abords de cet édifice, en faisant retentir l'air de ses clameurs.

« Effendi, dit le corsaire au pacha, trois de mes marins avaient commis une faute, mais ces courageux champions de la guerre sainte ne doivent tomber que sous les coups de l'ennemi. Avant d'implorer votre clémence, je suis allé chercher leur rançon. Il m'était impossible de trouver une offrande tout-à-fait digne d'un prince aussi puissant que vous, mais j'ai fait de mon mieux. » Non-seulement le Dey accorda une amnistie générale, mais encore il daigna inviter El-Hadj Embarek à lui adresser une demande, engageant sa parole royale qu'elle serait accueillie, quel qu'en fut l'objet.

Or, savez-vous ce que demanda El-Hadj Embarek ?

Il demanda que le terrible mezouar fut pendu haut et court.

Et le mezouar fut pendu haut et court, à la grande jubilation de messieurs les corsaires.

Ainsi finit la tradition. Ce récit est des plus contestables sous

(1) Je me souviens d'avoir lu autrefois, — je regrette de ne pouvoir dire où, — le récit d'un exploit fort semblable à celui-ci. Il s'agissait d'un vaisseau anglais enlevé par un corsaire français, dans des circonstances presque identiques à celles qui précèdent. Evidemment, le raïs Hassan ne connaissait pas ce fait et ne peut être accusé de plagiat. Il m'a assuré, d'ailleurs, que l'événement qu'il me racontait était traditionnel dans la marine algérienne. Dans tous les cas, il y a là une coïncidence qui appelle l'attention.

beaucoup de rapports. Le fait principal, — la prise d'un vaisseau espagnol, — n'est confirmée par aucun document, et nulle part je n'ai trouvé les traces de pareil événement. Le trait final n'a pas les caractères de la vraisemblance, mais il est digne de remarque, car on y retrouve un vif reflet de l'antique esprit d'indépendance des corsaires, que les siècles n'ont pu que modifier sans l'éteindre complètement.

Albert DEVOULX.

— C. DE LA S. —